

Yves TURBERGUE

# La sablière

ROMAN

GUNTEN

Du même auteur :

– **Louis Prenel prêtre et bâtisseur**

Editions Baudinière :

- **La mort n'existe pas**
- **Pour que le jour dure longtemps**
- **Les Michaud.**

Editions Trèfle :

- **Il y avait un jardin**
- **Aimé**

Editions Michel Lafon :

- **Gaston raconte les Compagnons de la Chanson**

Editions Marie-Noëlle :

- **Mal-souliers**
- **Ces copeaux fanés**
- **Du vent plein la tête**

Editions Plon :

- **Le crépuscule d'un monde**

Editions Gunten :

- **Ils venaient d'avoir 17 ans**

*Photo de couverture :*

©Depositphotos Inc.Veneratio#62635435

© **GUNTEN**, 2016

ISBN : 978-2-36682-143-7

## CHAPITRE 1

Le ciel craque d'étoiles. Dans la nuit tiède, une odeur d'herbe humide monte des talus. Ça sent bon l'été dans la mesure où on a envie de coller une odeur à l'été. Vaguement malaise, Manu se traîne vers le campement-logis de son père. Il se collerait des baffes. Tout à l'heure à nouveau, il n'a pas osé aborder la gamine qui hante ses nuits et ses journées depuis le jour où pour la première fois il l'a vue danser. Quoique danser... Disons qu'elle se tortille du mieux qu'elle le peut sur le plancher surélevé d'une loterie cabane de foire. Un décor qui se prétend théâtre ambulante. Une scène, si l'on n'a pas peur des mots. Pauvre gamine risée de tout un parterre de cons, faite pour danser comme lui pour prendre la soutane. Amoureux oui amoureux non, il se demande. Toujours est-il qu'il la poursuit de samedi en samedi, de ville en village depuis qu'a commencé la saison des fêtes foraines sur le secteur. Il voudrait... il faudrait... il pourrait... Il n'ose pas.

A ce détour du chemin, une silhouette monstrueuse s'impose sur le ciel gris. Manu l'attendait. Comment s'est-il attaché à cette carcasse désolée qui lui file du vague à l'âme ? Pourquoi par certain côté son image va-t-elle jus-

qu'à l'attrister ? Il devrait seulement s'en foutre. Au cours de ses balades, il s'arrête parfois à quelques pas de l'effrayant assemblage de ferraille et de béton lépreux, sujet pour cartes postales du temps jadis qui proposaient aussi bien des villages cabossés que les plus riants décors. Il écoute le vacarme branlant lorsque « ça » fonctionne ; même en fermant les yeux, voit l'escalier métallique accroché à une pile massive, les dégueuloirs à sable, les tapis roulants. Et tout en haut par-dessus le fatras chagrin, le toit de tôle bombé qui rappelle celui de la roulotte paternelle au temps de la vadrouille.

Coup de flou ; sur la silhouette angoissante, une poupée foraine infichue de danser en mesure se pose en surimpression.

Il s'est faufilé clandestin parmi les cursives de la bête, en a gravi les échelles plus qu'à moitié déglinguées jusque tout au sommet. S'est assis sur la voûte tôleée, jambes dans le vide. Une quinzaine de mètres plus bas, la surface uniforme des étangs s'imprimait en noir absolu sur un paysage chaotique au gris inégal. La lune imprimait des reflets de diamant sur la flotte étale. Les étoiles pleuvaient en grains dorés, offrande d'un invisible marchand de sable pour sommeil enfantin. Irréel, ailleurs. Beau. Là-dessus en prime, les grenouilles donnaient leur sarabande qui atteignait le ciel.

Héritage de trois fois rien mais il y tient comme à la prune de ses yeux, l'harmonica de son frère ne le quitte jamais. Joseph en tirait des merveilles. Joseph est mort, pauvre frangin. Le fragile instrument n'exultera plus. Au

souffle de Manu, il se limite à quelques improvisations simples surgies au gré de bonheurs à trois sous, ou d'une poussée de mélancolie.

Concerto pour harmonica et grenouilles. Concerto pour une danseuse de loterie qui doit continuer à faire l'andouille sur son podium de merde en attendant l'effacement des derniers badauds. Si seulement elle était là à écouter sa musique à deux balles, si seulement elle pouvait la traduire. Elle ici, à côté de lui, la nuit porterait la magie du monde. Si seulement... Ne rêve pas, Manu. Depuis le temps que tu fais sentinelle au pied de ses planches, jamais vos regards ne se sont croisés.

Tout en en bas, à mi-chemin entre la forteresse béton/ferraille et les étangs, un carré de lumière s'est allumé.

C'est peu dire que la gamine danse mal. Mignonne sans être belle, plutôt maigre, dix-sept dix-huit ans, l'air de mourir lorsqu'elle livre son exhibition. Elle lève la jambe sans entrain, sans grâce, propose à une assistance rigolarde sa poitrine ado emballée trop large dans un truc paillettes à chier, balance des œillades qui se voudraient aguicheuses mais c'est raté. On la siffle autant qu'on l'applaudit. Quand les vicelards ou poivrots de service ne gueulent pas *à poil* en la voyant surgir de la coulisse déguisée entraîneuse de boîte à gogos.

Blandine, fille de Paul et Marie. Hier mascotte toute mignonne de la merveilleuse loterie « Mary-Paul Sixties », aujourd'hui ballerine de pacotille, attraction roue

de secours sur la même baraque foraine au déclin affiché d'où sa vedette de mère a disparu.

« Mary-Paul Sixties » ? Une idée fabuleuse de son baladin de père au temps de sa splendeur. Un pari gagné d'avance il suffisait d'y penser, d'oser le tenter. Une loterie jamais vue sur aucun foirail. Un vaste podium souligné dorures campé sous l'étalage de la quincaillerie commune à ce genre de boutiques, quand les échoppes rivales se contentaient de raser le sol. En prime « le » trait de génie : le décolleté canaille et la cuisse de la belle Marie son épouse, quand la concurrence ne disposait pour racoler le badaud que du ridicule « tentez votre chance messieurs-dames » usé à des décennies de harangue.

Pari gagné d'avance, oui. Une réussite insolente sans cesse confirmée, jusqu'au jour où la belle Marie leva la jambe avec un peu trop d'allégresse à l'intention exclusive d'un spectateur ô combien plus gourmand, plus passionné, plus rentre-dedans que la moyenne.

Pauvre Paul, pauvre ver de terre privé de son étoile. Depuis qu'elle est partie briller ailleurs en emportant le plus ardent de la clientèle, il n'en finit plus de reprocher à la pauvre gamine son impuissance à rameuter le troupeau exilé.

– Ces salauds foutent tous le camp, Blandine. Pas un qui revient. Et toi... Tu sais ce qu'on a gagné ce soir ?

– Ce qu'on gagne je le sais mieux que toi, c'est moi qui tiens les comptes je te rappelle. Ne viens pas encore m'engueuler comme si tout était ma faute.

Il boit. A défaut de les bannir il essaie, juré craché, d'espacer ses levées de coude. Chaque fois capitule, faiblesse et cafard à crever. Pour l'heure, il solde un trois-quarts de vin rouge étiqueté pays de l'Hérault entamé de la soirée. En cachette de sa fille il en soustrait une ça et là au stock de la loterie. C'est un vin âpre qu'il offre par filets de trois bouteilles, en gros lot des parties gratuites ordinaires. Un négociant truqueur le fournit, casant de la sorte et sans risque des restants de cuvée déclassés ou des coupages malencontreux, sous une étiquette muette d'appellation.

– Tu dances comme un sac. A dix-sept ans t'es pas foutue de te remuer en musique. Un cul de plomb, voilà ce que tu es. Un cul de plomb, c'est pas peu dire.

Quelques mois en arrière, il perpétuait des manies de papa-gâteau, appelait Blandine Petite Puce, la dévorait de bisous pour un oui pour un non.

Parfois, lorsqu'il n'a pas bu de toute une journée mais c'est rare, Blandine revoit briller derrière sa tête l'auréole qui couronnait le Grand Paul génial et heureux à qui tout souriait. Ce qu'on a été bien tous les trois.

C'est l'heure ritournelle. Celle qui éteint les lampions de la fête en même temps qu'elle ouvre la litanie des reproches et lamentations.

– Nom de Dieu Blandine, fais un effort. Danse au lieu de te traîner, mets-y du cœur, merde ! Avec un peu de... un peu... je me comprends... .

– Je ne suis pas assez salope, c'est ça ?

Pourquoi ne le hait-elle pas ?

– Si je suis responsable de notre déroute Papa, fais marcher ta boutique sans moi. Mais pour ça, commence par arrêter de picoler.

Blessée, mais il ne le réalise même pas, elle est sortie en claquant la porte de la caravane. Partie faire un tour sur les allées de la fête mourante, histoire d’oublier et fuir quelques instants la décadence de la plus grandiose loterie jamais aventurée sur les circuits forains.

Oublier ? Fuir ? Pas seulement. Elle ne sait plus se priver de l’espèce de drogue qui lui tient lieu d’exutoire : cracher chaque nuit sa haine et son chagrin sur le manège rutilant de partout qui leur a pris, à elle sa mère, à son père sa Marie

Tout à sa comptée qui était belle, Paul à aucun moment ne s’était inquiété de la camaraderie soudaine de ce confrère à grande gueule que l’on fréquentait peu, propriétaire du « Tourbillon des neiges ». Un monument clinquant à vomir, mais le clinquant souvent se révèle payant sur une fête foraine, « Mary-Paul Sixties » l’avait expérimenté son heure.

La grande gueule hélas était belle et, deux fois hélas, savait en jouer. Marie ne quittait pas la ronde foraine, elle changeait simplement de cabane. On se croise depuis sur les fêtes. C’est pire que si l’on ne se voyait plus.

Ecorchée, en allée, douloureuse, la fugueuse vit Blantine reprendre son numéro. Assista de loin à ses efforts désespérés. Jamais la gosse ne l’égalerait. Elle ne possédait ni le style, ni la cuisse, ni l’effronterie qui font les exhibitions ensorceleuses. Impuissante, effarée, Marie vit



l'époustouflante loterie faner peu à peu, gommer fête à fête les heures de triomphe. Quant au cocu saltimbanque, il n'était même plus l'ombre du bateleur gagnant et inventif à qui « Mary-Paul Sixties » devait d'avoir existé.

Le vieil homme a tendu l'oreille jusqu'à ce que le silence retombe. Regagné l'intérieur de son cabanon en hochant la tête, deux larmes de presque bonheur roulant sur ses joues rasées d'une bonne semaine.

– Je me demande bien qui ça peut être, je ne vois pas au juste d'où ça vient, mais un harmonica dans la nuit, mon Dieu comme ça peut être beau.

Forcément, quand on n'a plus rien.

Et puis le carré de lumière allumé tout à l'heure au voisinage des étangs s'est éteint.

L'odeur du cheval est venue chercher Manu quelques dizaines de mètres avant l'arrivée au campement. Bon Dieu comme c'est bon. Surtout dans la nuit qui sait mieux que n'importe quel artifice exalter un parfum. Puis en l'approchant, la haie de troènes qui cerne l'enclos a mêlé ses senteurs à celles de l'écurie. Mariage bizarre, encore que pas désagréable lorsqu'on sait l'interpréter. Tout ici d'ailleurs est bizarre, inattendu.

A commencer par l'inscription au feutre noir sur la boîte à lettres en contreplaqué : « Elzéar Picou. Vannier ».

Vannier !

Manu a connu la vadrouille de ce métier pratiqué à l'ancienne. Elzéar et Bernadette ses parents, Joseph son frère,

lui-même, une roulotte et un cheval. Un autre monde. Incongru. Une antique roulotte emmerdeuse d'automobiles urgentes et un cheval comme les prairies elles-mêmes cesseront bientôt d'en voir pâturer. Un autre siècle. Le besoin d'horizons changeants. Un mode de vie comme il n'en existe plus sous nos contrées ravagées d'industrie.

De son père Jérémiah tresseur d'osier, Elzéar tenait son métier et son étrange nom de baptême. Le vieil homme avait passé son existence courbé sur son ouvrage et plongé dans la lecture perpétuelle de la bible, d'où les prénoms de ses enfants et petits-enfants tout droit piqués dans les versets de l'Ancien Testament.

Un jour, Joseph qui avait dix-huit ans s'était entiché d'une *vieille* de deux fois son âge. Elle l'avait détourné vers une vie encore plus décalée que la leur et des aventures douteuses où il avait fini par laisser sa peau. Bernadette en était morte de chagrin, Manu se retrouvait orphelin de mère et de grand frangin, Elzéar en avait perdu le goût de la route.

Il y avait eu ces quelques mouchoirs d'herbe ceinturés de troènes, un morceau de champ attenant, le tout pas très cher car campagnard exilé. Une caravane d'occasion était venue y rejoindre la roulotte qui usurperait son nom car elle ne roulerait plus jamais. Un abri de fortune pour atelier, un autre où loger le cheval et garer la remorque servant au démarchage des paniers qui se fabriquent ici. Un patrimoine à trois sous, domaine châtelain pour un Elzéar toujours enclin à couvrir de de rubans les plus menus ca-deaux de l'existence.

C'est un animal pas très grand, blond de crin, déjà vieux quel dommage.

Manu ne sort jamais, ne rentre jamais sans s'attarder auprès du cheval. Il le prend par l'encolure, le câline, lui parle. Autant de gestes de tendresse, autant de paroles que l'animal attend aussi fort que sa ration quotidienne d'herbe ou d'avoine. L'ex-tireur de roulotte est de la famille au même titre que ses membres humains vivants ou défunts. Tant qu'il occupera les lieux, même aux trois-quarts retraité, la vie conservera un peu de ce goût d'avant, une image animée de la route. Le cheval « est » la route. Un regard sur lui, une tape sur sa croupe, deux sous d'imagination, et la trop longue halte forcée n'a jamais entravé leur existence.

C'est peu de dire que les animaux nous comprennent, tremblent à nos colères, goûtent, éprouvent nos bonheurs, entendent nos confidences. Ce soir pour Manu, pour son ami à crin blond les confidences s'appellent Blandine.

## CHAPITRE 2

Une traîne infinie de brume humide. La proximité des étangs. Même au plus fort de l'été, le petit matin échappe rarement à cette mouillure répandue sur leur alentour. D'aucuns en frémiraient de dégoût, lui non.

Du seuil de sa cabane, Vieux Charlot contemple sa sablière. La journée n'a jamais commencé autrement. Comme un chien de chasse, nez à droite, nez à gauche, il cherche. Sans trouver. Peut-être n'y a-t-il rien à trouver. Alors il aurait rêvé cette musique du ciel ? Et sinon, pourquoi son auteur rôderait-il encore dans les parages.

Un domaine de flotte et d'agrégats. En plus de vingt années d'exploitation, le vieil homme a amoncelé sur le site autant de collines qu'il a creusé d'étangs à tirer et tirer encore le sable et le gravier. Aujourd'hui, la sablière vivote. Ou crevotte, au choix. Comme lui.

Quelques années en arrière, sa femme perdit la raison. Il refusa l'évidence, la nia tête baissée autant que l'amour pouvait la nier. Jusqu'à percuter la terrible fatalité de l'emprisonnement dans un vrai putain d'hospice où il la visite chaque semaine sans qu'elle le reconnaisse jamais.

Elle persiste pot de fleurs sur un monde annulé, survole ou rampe on ne sait trop.

Dans le même temps, son compagnon de galère Algérien limite d'âge regagnait sa rive à lui de Méditerranée. Vieux Charlot était seul sur son royaume. La reine était partie, le roi n'était pas mort mais aurait bien voulu crever.

Vide de sa femme, sa maison le tuait à petit feu. Il emporta un jour sa vie clopinante dans le cabanon planté à quelques pas de l'installation et qui avait été le logement de son ouvrier. Un vivoir composé d'une cuisine où l'évier remplissait encore les fonctions de lavabo pour la toilette, d'une chambrette, d'un chiotte minuscule et puant, d'un réduit fourre-tout, l'ensemble étroit et bas de plafond. Avec des lustres de retard, il rougit d'avoir consenti *ça*, même gratuitement, à son copain de boulot.

Peu à peu le tireur de sable négligea chantier et bureau. Les deux absences le minaient. Celle du compagnon à longueur de journées, celle de sa femme à longueur de soirées et de nuits. De généreuse, la sablière rétrograda tout juste rentable. Le semi-veuf se foutait de la rentabilité et de son cortège d'emmerdements. Tous les sables et graviers du monde transmués en or ne feraient jamais que sa vieille et lui finissent la route ensemble.

A l'issue d'une ultime visite de sa maison, il en boucla un jour fenêtres et volets glacé par le sentiment de refermer un caveau. Il ne reviendrait plus. Les escales ici châtraient plus cruellement que les heures d'hospice. Depuis, la clef rouille au fond de l'un des étangs.

D'ici une heure le premier client positionnera son camion sous la trémie de chargement. S'effectuent ainsi une vingtaine de livraisons à la journée. Le pain se gagne vaille que vaille. Compte tenu de l'entrain minimum courant, du dragage et de l'entretien du monstre, le temps s'occupe mais bon Dieu qu'il est long à passer.

D'un geste lent, le vannier touille un café qu'il ne sucre plus de longue date, mais les habitudes ont la vie dure. Ses gestes sont doux, son regard sa parole et ses traits tout autant. Il appartient à cette race bientôt disparue des êtres qui s'attardent à savourer l'existence plutôt que la traverser à marche forcée vers des mirages maquillés en soleil.

– Manu, il faut que je te dise.

D'habitude sur le campement, la journée commence en silence.

– Le métier a du plomb dans l'aile, surtout à notre façon de faire et même si d'autres s'en sortent mieux que nous. A présent tout vient d'Asie. Ces gens-là doivent être doués pour tout faire, et le faire gratuitement. J'ai vu des meubles en rotin à des prix que tu serais bien en peine d'imaginer. Quand on pense aux heures de boulot qu'il y a là après ! Et je ne te parle même pas des paniers, on donnerait les nôtres qu'on serait encore trop cher.

– L'Asie Papa, on s'en fout. On est bien comme on est.

– Non Manu, on n'est pas bien. On n'est plus bien. Ce que j'essaie de te dire, c'est qu'on ne vend plus assez pour vivre à deux sur les paniers. A mon âge, peu importe

que je finisse tout près de zéro, je tiendrai bien jusque-là comme j'ai toujours tenu, mais toi. Tu es jeune et...

– Et alors ? J'ai pas la folie des grandeurs. Tant qu'on bouffe à notre faim je me fous pas mal du reste.

– C'est justement pour manger à ta faim longtemps que je te demande de chercher un travail ailleurs.

Comme Manu allait encore ergoter, son père a achevé en baissant la tête.

– Ça n'est pas facile pour moi de te demander ça. Je ne peux plus faire autrement, voilà.

Façonné dans un bois qui ne saurait mendier, allergique à tous les carcans, Elzéar accepte sans jamais exulter ni gémir les fortunes et infortunes de sa bohème. Il l'a choisie, et n'est pas du genre à se renier. Mais son mode de vie qui n'a plus cours nulle part finira par planter le gosse s'il le laisse s'y égarer.

Sous l'appentis quelques corbeilles et paniers à anse en cours de fabrication. Quelques fonds, nus encore, suspendus à la frêle charpente par des esses en fil de fer. De l'osier, du plus gros bois de saule, du raphia, deux fagots de verges fines, du roseau, deux bacs d'eau, deux billes de bois recouvertes de sacs en jute où l'on s'assoit pour tresser. Rien qui fasse sérieusement songer à un atelier tel qu'on l'imagine et pourtant ! Les heures de dos brisé, les mains écorchées, les ongles cassés.

On entend le cheval s'ébrouer, racler du sabot. Son réveil à lui. Tout à l'heure, Elzéar (ou Manu) lui apportera une brassée de foin à moins qu'il le lâche sur le pré. Et puis ce sera le tressage jusqu'à midi.

– C’est trop con, papa. On est bien, tous les deux. J’ai pas envie de devenir un robot d’atelier comme tout le monde. Et toi, ne me dis pas que tu vas aimer travailler tout seul.

– N’en rajoute pas mon petit, pense seulement à ce que je viens de te dire ; on ne peut plus faire autrement.

Chienne de vie pas de cadeau. Hier encore, à l’heure où *leur putain de croissance* ne répandait pas ses bienfaits jusqu’à son osier, la famille Elzéar Picou allait sans rien attendre ni recevoir de quiconque. Boulot partout en péril, évolution forcenée, la voici malgré tout, malgré elle, invitée au partage de la dégringolade que les promoteurs avisés du toujours plus n’avaient même pas soupçonnée et pourtant.

Chômage en vue. On le croyait exclusivement destiné au troupeau qui mendie partout le travail sans jamais l’inventer.

Le cheval a deviné l’approche de Manu. Attendu le joue à joue matinal. A quoi pense un tireur de roulotte en sabots lorsque la vadrouille s’arrête pour toujours ? Que la retraite est une bénédiction de repos ou une vacherie de mise au rancart ?

– Nous voilà deux sur la touche, mon bon petit bourrin. Je suppose qu’avoir abandonné la route ne suffisait pas puisque même nos paniers me font la gueule. Tu en dis quoi de cette putain d’époque où tout nous claque dans les doigts ? Même si c’était pas marrant pour toi tous les jours de traîner notre cabane par tous les temps, je suis sûr que la route te manque autant qu’à moi.





### CHAPITRE 3

Baraques et manèges inanimés, allées livrées aux seuls forains vaquant à l'entretien de leur bazar, la place n'a rien de festif. Un vaste campement provisoire, méli-mélo seulement vivant d'un bruitage d'outils, d'appels ou de signaux lancés de caravane à caravane.

– Pourquoi tu es venue ?

Il fallait bien que cela arrive. Depuis le temps qu'elles s'évitent, depuis le temps qu'elles roulent les mêmes fêtes en faisant semblant d'ignorer qu'elles cantonnent à tout juste quelques pas l'une de l'autre.

Marie et Blandine. Figures de craie, d'exil. Elles deux, seules, voisinage évanoui. Elles ne voient ni n'entendent rien. Floues, cotonneuses dans leurs souvenirs, paumées dans ce présent pitoyable. Pauvre mère, pauvre mioche.

– Pourquoi t'es partie ?

La gosse lève le nez vers la cime du manège extravagant. Ça rutille de partout. Ça impose, ça en jette, ça attire le badaud comme le miel une mouche, c'est fait pour. Mais une épouse, une mère, normalement ça ne marche pas à la quincaillerie. Ça ne se laisse pas éblouir par du clinquant ou un décor de montagne plus vrai que nature.

Comme il est beau, hélas, ce « Tourbillon des neiges » de merde ! Comme il donne envie d'embarquer, comme son nom lui va bien. Dire qu'on s'était cru riche pour une enseigne lumineuse en trois couleurs, une roue de loterie plus pimpante que ses rivales et quelques poignées de verroterie semées comme des étoiles sur le laqué blanc d'une cabane de foire améliorée.

Les doigts de la gamine flânent sur l'aluminium pailleté de la cabine vitrée où chaque jour de fête ouvrable, sa mère distribue les billets d'évasion en étourdissant les amoureux candidats au *grand frisson qui arrive, qui arrive, qui arrive*, ainsi qu'elle susurre dans son micro, pâmoison vachement bien imitée.

– Réponds-moi Blandine. Pourquoi tu es venue ?

La jeune fille sort ses griffes, attaque avant de perdre pied car elle va perdre pied, c'est couru. Tout le monde perd pied devant Marie, elle est si belle, si présente, si vivante ; tellement bien dans sa peau en toutes circonstances, comme par exemple hier déguisée radasse sur la scène d'une loterie-théâtre-exhib. Mais c'était en famille. Exhib ou pas Blandine aimait, et merde à tous les cons qui dégueulaient leur jalousie sous couvert de morale.

– Ça te plaît tellement ?

– Quoi donc ?

– Ça ! Cette ferblanterie attrape-couillon, toute cette daube.

Blandine hurle. Dénigre ce *trop beau* en oubliant avoir fustigé les mesquins qui avaient ces mots à l'endroit de